

ANNEXE

Communications intégrales

Claudine Vallières - Université McGill

Érik Langevin - Université du Québec à Chicoutimi, Laboratoire d'archéologie

Louis-Jacques Dorais - Université Laval

Marie-France Labrecque - Université Laval

Daniel Baril - Journaliste, hebdomadaire *Forum*, Université de Montréal

Aurélie Hot - Étudiante au doctorat en anthropologie, Université Laval

Michelle Drapeau - Professeure adjointe, Département d'anthropologie, Université de Montréal

Sommaire

Cheminement d'une québécoise en terrains inconnus : l'ouverture sur le monde qu'apportent les études en anthropologie (Claudine Vallières)	2
L'archéologie au Québec: Son compte est bon? (Érik Langevin).....	5
L'anthropologie linguistique au Québec (Louis-Jacques Dorais).....	8
À la recherche du terrain perdu (Marie-France Labrecque)	9
Oui, anthropologue! (Daniel Baril)	12
Anthropologie linguistique en milieu autochtone: défis et opportunités (Aurélie Hot)	15
Un futur prometteur pour l'anthropologie biologique au Québec (Michelle Drapeau).....	17



CHEMINEMENT D'UNE QUÉBÉCOISE EN TERRAINS INCONNUS : L'OUVERTURE SUR LE MONDE QU'APPORTENT LES ÉTUDES EN ANTHROPOLOGIE

Claudine Vallières, Université McGill

Bonjour. Je suis ici pour vous présenter mon cheminement académique, en espérant illustrer les nombreuses possibilités qui s'offrent aux étudiants en archéologie, et démontrer que le Québec est une bonne plateforme pour entamer une carrière internationale si on le souhaite. Évidemment, mon histoire ne présente pas toutes les possibilités offertes aux étudiants en archéologie, bien au contraire. Chaque étudiant a son propre chemin selon ses intérêts et les opportunités qui se présentent. Mais ce que je souhaite que vous retiriez de ma présentation c'est que l'éducation en archéologie au Québec peut ouvrir des portes qui vous emmèneront aux quatre coins du monde si l'envie vous prend.

À la base, je ne suis pas une fille de Montréal. J'ai fait mon secondaire et Cégep à Trois-Rivières il y a des lunes, et je suis déménagée à Montréal pour commencer mon baccalauréat à McGill en sachant que je souhaitais être archéologue. Dans ce temps-là McGill n'avait pas d'école de fouille, et les professeurs qui faisaient du terrain étaient rares. Heureusement maintenant, grâce à l'arrivée du docteur Costopoulos ici présent et de la docteure Nicole Couture, le département offre beaucoup plus d'options pour participer à des fouilles. Mais pour en revenir à mon cheminement, au baccalauréat donc j'ai dû me trouver moi-même une opportunité de fouilles. Je me suis retrouvée affiliée à une fouille de vestiges romains en Tunisie, dirigée par un professeur de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ça a été mon premier « voyage d'affaire » si on peut dire. Personnellement, ce que m'a apporté mon bac à McGill ça a été surtout de pratiquer et perfectionner mon anglais, une compétence que je souhaitais parce que j'ai toujours su que je voulais avoir les portes du monde ouvertes à moi, et ne pas me sentir obligée de rester dans des milieux francophones seulement. Parler couramment au moins deux langues pour un anthropologue, c'est évidemment une qualité recherchée par des futurs employeurs et je préférais me lancer dans ce défi plus tôt que tard dans ma carrière – en pensant qu'avec l'âge, l'énergie de relever des défis décroît rapidement. Je ne saurai jamais si ma logique est applicable à tous le monde, évidemment, ça dépend de chaque personne. Mais pour moi je sais que c'était le bon choix.

Pendant mes cours à McGill, je me suis découvert une affinité avec les méthodes zooarchéologiques – c'est à dire l'étude des ossements d'animaux excavé de contextes archéologiques – et j'ai donc décidé de me spécialiser en zooarchéologie ayant comme logique que c'est une spécialité transférable à pratiquement tous les contextes archéologiques, de toutes les époques, et dans tous les pays. Après une pause de quelques années prise pour voyager, j'ai entamé une maîtrise à l'université Simon Fraser à Vancouver avec un spécialiste en zooarchéologie. Pour ma maîtrise, comme je savais seulement que je voulais développer mes connaissances en zooarchéologie mais que je n'avais pas de région géographique ou de type de site à analyser en vue, j'ai choisi de travailler sur un assemblage faunique Paléoindien déjà excavé par mon superviseur plusieurs années auparavant. Travailler sur un assemblage déjà excavé à l'avantage de sauver du temps donc de finir ses études plus rapidement. Le désavantage par contre c'est évidemment de ne pas avoir la chance de faire du terrain et de devoir se fier seulement aux fiche d'excavations pour comprendre la stratigraphie souvent complexe d'un site. J'ai tout de même reçu des fonds pour aller faire mon deuxième voyage d'affaire, au Montana cette fois-ci, pour consulter les ressources du bureau de l'archéologie de l'État et compléter mes résultats.

À Simon Fraser, pour ma maîtrise, j'étais dans un département d'archéologie séparé du département d'anthropologie. C'est une tendance qui va en augmentant, avec des avantages et des inconvénients. L'avantage le plus marquant c'est le nombre de professeurs qui comprennent les problèmes propres à l'archéologie. Bien que les théories sur les comportements sociaux des humains soit similaire entre l'archéologie et l'anthropologie culturelle, les méthodes de recherches et les données sont radicalement différentes et ça peut rendre les discussions avec des professeurs

spécialisés en anthropologie culturelle un peu plus ardues. De plus, un grand nombre d'archéologues se traduit en un grand nombre d'étudiants gradués en archéologie avec qui discuter de problématique archéologiques, et des différentes possibilités en archéologie. C'est donc une ressource d'information et de soutien très importante. Par contre, un département d'archéologie court la chance de perdre de vue notre but premier, celui de comprendre les comportements sociaux des humains, pour plutôt mettre l'emphase sur l'analyse de données. Mais je ne suis pas ici pour faire le procès des départements d'anthropologie versus ceux d'archéologie. Mon expérience à Simon Fraser a été très bénéfique, et je le recommanderais à tous mes amis. De plus, pour mes études doctorales, j'ai utilisé le nombre élevé de professeur en archéologie dans le département pour trouver un projet de fouilles qui m'intéressait, une ville coloniale en Équateur, dirigé par un professeur qui n'avait pas de zooarchéologue parmi ses étudiants. J'aurais donc pu rester à Vancouver pour faire mon doctorat, avec un superviseur spécialiste en zooarchéologie et un projet basé dans le même département, mais j'ai choisi de retourner à Montréal pour des raisons personnelles. En gros, je m'ennuyais de Montréal, et je savais que je pouvais avoir une excellente éducation ici aussi.

Je suis donc retournée à McGill, avec un superviseur spécialiste lui aussi en zooarchéologie, et un projet de fouille basé à Vancouver. Pendant mon premier été je suis allée participer aux fouilles en Équateur, ce qui a confirmé mon intérêt pour les Andes et l'étude des sociétés dites complexe. Je tiens à mentionner ici que de passer de l'étude d'un site de chasseur-cueilleurs Paléindiens en Colombie-Britannique à une ville colonial andine c'est un choix qui ne se fait pas sans obstacle. Je connais des gens qui ont choisi une zone géographique et une période fixe pour leur études en maîtrise et au doctorat et évidemment la transition est beaucoup plus facile. En changeant complètement de sujet comme je l'ai fait il y a du rattrapage de connaissance à faire. Mais en même temps, de savoir que l'on n'est pas obligé de s'enraciner dans un seul et unique champ d'étude était libérateur pour moi. Surtout de savoir que j'étais capable, finalement, de m'adapter et qu'au bout du compte le rattrapage s'est fait.

Dans mon cheminement, ce n'est pas deux fois que j'ai changé de focus mais bien trois fois. Effectivement, après mon séjour en Équateur, j'ai dû me rendre compte que faute de fonds, ce serait très difficile pour moi de réaliser mon projet. Heureusement pour moi, le département de McGill avait une nouvelle professeure qui travaillait dans les Andes également, et qui m'a offert des fonds pour participer à son projet de fouille en Bolivie. Le site où je travaille maintenant est une ville préhispanique où je peux explorer les mêmes thèmes que je souhaitais explorer dans la ville coloniale en Équateur ce qui a facilité la transition entre les deux projets. J'ai quand même dû faire du rattrapage encore une fois pour mieux connaître ma nouvelle zone géographique et sa période temporelle. J'ai maintenant participé à deux étés de terrains en Bolivie et me prépare à déménager là-bas pour plusieurs mois afin d'y faire mon analyse doctorale. Je travaille donc maintenant en collaboration avec des professeurs, étudiants, et archéologues professionnels Bolivien. De plus notre projet est co-dirigé par une professeure du Vermont et une étudiante graduée de Saint-Louis, et implique des étudiants du Canada et des États-Unis, en plus de ceux de Bolivie.

Les opportunités de voyages et d'expériences internationales ne se résument pas seulement aux projets de fouilles cependant. L'opportunité de participer, ou du moins d'assister à de nombreuses conférences internationales permet aux étudiants de faire des rencontres professionnelles importantes, que ce soit des chef de files dans leurs domaines ou des étudiants qui poursuivent des buts complémentaires qui peuvent s'avérer des collaborateurs importants. Un exemple parmi tant d'autre, à la dernière rencontre de la Society for American Archaeology, au Texas, je suis allée discuter avec une étudiante en zooarchéologie de Philadelphie qui travaille également en Bolivie. Suite à cette rencontre je suis allée la rencontrer à Philadelphie pour qu'elle me présente à un membre de son comité, une sommité en zooarchéologie andine, de qui j'ai reçu une formation plus détaillée. De plus, je suis maintenant en discussion avec l'étudiante pour développer une expérimentation zooarchéologique qui pourrait être publiée. Pendant mes études doctorales j'ai assisté à une conférence au Texas et une à Mexico, deux endroits où j'ai tissé des liens avec des archéologues du pays et d'ailleurs. De plus, grâce à des fonds de voyages débloqués par l'école j'ai eu la chance d'aller faire des recherches archivistiques à l'Université de Chicago. Donc l'étude de l'archéologie au Québec peut conduire à un rayonnement international.

Mon cheminement à ce jour se conclut donc avec mon départ imminent pour la Bolivie pour commencer mes analyses et mes possibilités de collaboration avec d'autres étudiants pour des projets qui ne sont pas directement reliés à mon projet de doctorat. J'ai visité 6 pays dans le cadre direct de mes études. Quand je pense à celle que j'étais en déménageant à 18 ans dans la grande ville, espérant découvrir un peu le monde, je me rends compte que mon cheminement a dépassé mes espérances.

Pour terminer, les organisateurs m'ont suggéré de discuter de ma vision de l'avenir et des perspectives d'emploi au Québec. Je me sens plus ou moins à l'aise d'en discuter étant donné que mon objectif personnel a toujours été d'avoir un grand choix de possibilités quant à l'endroit, ou les endroits, où je m'installerai pour travailler. Je crois que c'est un fait établi que les chances de trouver un emploi de professeurs d'universités en archéologie sont minces, bien que possible. Donc si on se limite au Québec pour ce genre d'emploi on risque d'être déçu. Évidemment, au Québec comme partout dans le monde le plus grand nombre d'emplois en archéologie se trouvent dans les compagnies de gestion de ressources culturelles. En ce sens, je crois que mon cheminement me sera utile puisque j'ai pu démontrer mon habileté à m'adapter à de nombreux contextes archéologiques différents. Personnellement, je vais essayer de me trouver un emploi dans un pays qui m'intéresse, et évidemment le Québec en fait parti mais il n'est pas mon unique choix. Cependant, pour clore cette discussion sur les études archéologiques au Québec, j'ajouterai que je suis confiante que l'éducation que j'ai reçue ici me permettra de me démarquer à l'international comme au Québec.

L'ARCHÉOLOGIE AU QUÉBEC: SON COMPTE EST BON?

Érik Langevin, Université du Québec à Chicoutimi, Laboratoire d'archéologie

Le Québec archéologique....gestion

Au Canada, la culture (dont l'archéologie fait partie) est une prérogative des provinces.

Dans les provinces, législations très différentes. Au Québec, Loi sur les biens culturels dans laquelle l'archéologie n'est qu'une toute petite partie.

Pas de direction régionale si ce n'est une division en deux parties:

- direction de l'est du Québec, basée à Québec
- direction de l'ouest du Québec, basée à Montréal

En région, présence d'un bureau du Ministère de la culture, mais aucun archéologue. Seulement deux villes ont un service d'archéologie (Montréal et Québec).

Le Québec archéologique....quelques chiffres

- environ 8600 sites répertoriés à ce jour
- est considéré comme site archéologique tout lieu ayant livré au moins 1 vestige mobilier ou immobilier
- moins de 5% de ces sites ont été partiellement ou entièrement fouillés
- la fouille est généralement commandée par le niveau de dangerosité auquel le site est exposé
- distribution très inégale sur le territoire québécois
- environ 100 archéologues qui vivent de l'archéologie
- de ce nombre, près de 90% résident à Montréal ou Québec
- moins de 10% en région
- paradoxalement, plus de 50% de l'archéologie se fait en région
- depuis 20 ans, le nombre d'archéologues est resté environ le même, de même que la proportion d'entre eux qui travaillent en université ou dans le privé

Le Québec archéologique....présent?

* Décentralisation et désengagement.

- préalablement aux années 90, le ministère de la Culture participait activement à l'archéologie programmée
- depuis ce temps, le rôle du MCCCQ a été peu à peu réduit à une peau de chagrin
- ne fait plus maintenant que la gestion minimale
- traitement des permis (autorisation)
- évaluation administrative des rapports
- présence fantomatique lors de mise en place de projets
- parfois (rarement) partenaires dans le cadre de grands projets (PPP)

* Sauver, sauver, sauver!

- exception faite des universités, aucune archéologie programmée
- et encore, celle-ci tend à diminuer d'année en année
- la presque totalité des sommes investies en archéologie le sont en préventif

- dépendance de l'archéologue envers les promoteurs pose parfois problèmes
- le MCCQ est peu présent lors de la démarche
- c'est le promoteur qui reçoit et accepte les recommandations ou non
- archéologue est pris entre l'arbre et l'écorce
- engagé par le promoteur suite à soumission
- payé par le promoteur
- travail encadré par le promoteur
- que faire si problèmes éthiques se posent?

* La question du privé en archéologie.

- différences fondamentales entre la France et le Québec à ce sujet
- en France, on s'inquiète beaucoup de la chose
- les firmes privées étant vues comme des organismes lucratifs avant tout
- la recherche du profit passant avant la science
- par conséquent: travaux bâclés, rapport peu développé, personnel plus ou moins compétent, salaires à la baisse, faible contribution générale à la discipline
- au Québec, l'essentiel de l'archéologie est effectuée par des firmes privées
- dans les faits, tout ne va pas si mal
- personnel compétent, salaire plus élevé en général que ceux payés en France par le public, travaux effectués de façon professionnelle

Le Québec maintenant....présent?

* La question du privé.

- quelques municipalités, ministères ou organismes para-publics ont des archéologues à leur service
- indépendance relative de ces archéologues
- travaillent-ils pour l'organisme ou pour l'archéologie?
- devrait-on se doter d'un organisme du genre INRAP?
- vis-à-vis le désengagement de l'état, l'AAQ a établi des règles d'autogestion (code de déontologie) de la pratique de l'archéologie
- parce qu'il s'agit d'une organisation volontaire, ces règles sont plus ou moins suivies
- tout le monde a de bonnes intentions, mais dans la réalité les lois du marché prévalent encore
- tout de même, volonté chez certains de trouver les moyens de distancer les promoteurs des acteurs
- faudrait-il que les acteurs gouvernementaux soient prêts à prendre cette responsabilité?????

Le Québec archéologique....l'avenir est un long passé

* Description plutôt qu'explication

- en raison de la nature même de l'archéologie québécoise dominée par l'archéologie préventive, peu d'exercices de synthèse et de compréhension
- les mandats confiés à l'archéologue sont précis, bien encadrés dans des devis
- archéologie très fonctionnarisée
- nécessitent autant de connaissances en gestion, qu'en anthropologie ou en histoire
- l'archéologue québécois se limite de plus en plus à n'être qu'à un collecteur de vestiges archéologiques?
- peu de réflexions anthropologiques à partir des données

* Description plutôt qu'explication

- dans les faits, jusqu'à présent, notre connaissance générale du passé a peu profité des travaux effectués en archéologie préventive
- outre la période la plus récente de la préhistoire, ce qui précède est encore mal compris.

- peu de sites fouillés
- peu d'incitatifs à faire des liens à partir de rapports trop souvent administratifs

Le Québec archéologique... futur antérieur?

* La question autochtone

- pour des raisons historiques, intérêt mitigé des Amérindiens envers l'archéologie
- perte d'identité culturelle
- les Amérindiens ne sont donc qu'accessoirement présents en archéologie
- dans le cadre de contextes bien précis: ententes politiques
- pourtant, velléités de plus en plus présentes de récupérer le matériel archéologique amérindien
- surtout lorsque lié à des sépultures
- éventuellement, gestion de la ressource?
- l'archéologie joue-t-elle le rôle qu'elle devrait?
- les archéologues parlent des Amérindiens, mais ne prennent que peu de temps pour parler aux Amérindiens

Amérindiens

- or, cette histoire que l'on veut reconstituer est avant tout la leur

* L'archéologie pour tous! Tous pour l'archéologie!

(Parce qu'aujourd'hui tout se compte, il convient plus que jamais de savoir conter)

- en plus d'un problème existentiel, l'archéologie a aussi un problème d'image
- le préventif donne rarement lieu à des découvertes majeures
- retour sur l'investissement semble minime
- dans le contexte où le patrimoine n'a plus la cote, peut-être est-il temps de se demander comment vendre l'archéologie?
- et ce, sans vendre son âme?
- et si l'avenir de la discipline venait du public en général ?
- exemple du site de la Nouvelle-France
- archéologie comme moteur de développement
- Eh oui, l'archéologie peut être rentable!
- crédibilité scientifique à l'activité touristique
- activité en plein-air
- exige cependant beaucoup de l'archéologue
- science et diffusion
- productivité réduite mais dans un contexte d'archéologie programmée

Le Québec archéologique... à venir

- actuellement, l'archéologie québécoise, à quelques exceptions près, se pratique comme elle le faisait à la fin du XIXe siècle, tout en ayant les moyens scientifiques du XXIe siècle.
- au cours des 20 dernières années le nombre de sites découverts a fortement progressé. Pourtant, outre les rapports d'intervention, le nombre de publications scientifique ne suis pas cette ascendance. Ces deux seuls médiums que sont RAQ et Archéologiques éprouvent année après année des problèmes d'ordre économiques et/ou de contenu suffisant.
- paradoxalement, les investissements globaux (sur le terrain) en archéologie ne cessent d'augmenter.

Dans le contexte, où nos travaux ne donnent rien de neuf et que les réserves du MCCCCFQ verront de plus en plus de caisses et de rapports s'empiler, cette question que la population en général nous pose régulièrement, viendra inévitablement hanter nos nuits:

« L'ARCHÉOLOGIE... QUOSS' CA DONNE ??????? »

L'ANTHROPOLOGIE LINGUISTIQUE AU QUÉBEC

Louis-Jacques Dorais, Université Laval

L'anthropologie linguistique au Québec depuis les années 1970 (période où le département d'anthropologie de l'Université de Montréal s'est donné une section ethnolinguistique) peut être subdivisée en trois grandes tendances:

1) L'école montréalaise de sociolinguistique qui, durant les années 1970-80, sous la direction de Gillian Sankoff (Anthropologie - U de M) et avec la collaboration de Henrietta Cedergren (UQAM) a étudié le rapport entre appartenance sociale et variation linguistique dans le français montréalais. Parmi les anthropolinguistes formés dans ce cadre, on peut mentionner Pierrette Thibault (U de M) et Diane Vincent (Laval). Leurs travaux ont contribué à démontrer que le français québécois n'était pas du "mauvais français".

2) L'étude des langues autochtones a intéressé de nombreux chercheurs depuis les années 1960. Des pionniers comme Gilles Lefebvre (U de M) et Gerry McNulty (Laval) ont été suivis par des anthropologues comme José Mailhot (langue innue) et Louis-Jacques Dorais (langue inuit; revitalisation de la langue huronne-wendat) et des linguistes tels Danièle Cyr (York), Lynn Drapeau (UQAM), Ronald Lowe (Laval) et Anne-Marie Baraby (langue innue). Chez les personnes travaillant avec les autochtones, la distinction entre anthropologie et linguistique perd souvent de sa pertinence.

3) L'ethnolinguistique proprement dite, qui consiste en travaux sur le rôle de la langue dans la culture et l'analyse culturelle du discours. Les "vrais" ethnolinguistes, qui constituent sans doute la crème de l'anthropologie linguistique au Québec, sont peu nombreux et ne forment pas un ensemble organisé. On peut citer: Christine Jourdan (Concordia), John Leavitt (U de M) et Kevin Tuite (U de M), ainsi que deux Québécoises travaillant hors Québec: Michèle Daveluy (U of Alberta) et Michèle Therrien (Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris).

À LA RECHERCHE DU TERRAIN PERDUⁱ Marie-France Labrecque, Université Laval

Il paraît que les étudiants en médecine à l'Université Laval manquent actuellement de cadavres pour se faire la main en chirurgie. En attendant, les pauvres, ils étudient l'anatomie dans leurs bouquins. Je frémis juste à penser que je pourrais un jour tomber entre leurs mains. C'est la même chose pour le social et en particulier pour l'anthropologie : pour devenir anthropologue, on ne peut pas juste lire des monographies et des articles, il faut faire du terrain, un terrain approfondi, un terrain anthropologique. À la différence des étudiants en médecine toutefois, les anthropologues ne seront jamais véritablement en déficit de terrain puisque la matière sociale est inépuisable. Le terrain perdu est d'une autre nature et il a trait au fait que l'anthropologie en contexte de globalisation est confrontée, d'une part, à ses contradictions internes et, d'autre part, au globalisme dans le milieu académique.

Une des contradictions internes auxquelles je veux faire référence est celle de la déconstruction systématique de la discipline à laquelle les anthropologues eux-mêmes se sont livrés depuis les années 1980. Alors que le terrain avait été au centre de la discipline depuis le début du XXe siècle, soudain il devenait suspect et les ouvrages auxquels ils donnaient lieu étaient des œuvres littéraires avant que d'être ethnologiques (Geslin 2006). C'est au moment même que nous nous livrions à cette auto-flagellation (l'expression est de Godelier – dans Geslin 2006) que les autres disciplines ont commencé à occuper le champ que nous avons laissé vacant. Cette négation de l'autorité de l'observateur anthropologue a contribué à donner à toute une foule d'autres observateurs (reporters, journalistes, paparazzi...) une plus grande autorité qu'auparavant (Mintz 2000 : 160).

Ce ne serait pas une mauvaise chose si ces autres disciplines pouvaient traiter de l'ensemble des dimensions du social et si elles pouvaient en traiter en profondeur. Cependant, il est une de ces dimensions qui est complètement laissée de côté, notamment par la science politique et le droit, et c'est la dimension ethnographique. Sans une attention renouvelée à cette dimension, nous laissons s'échapper les façons multiples par lesquelles les populations, les catégories de la population, et les individus s'approprient et vivent dans le quotidien les processus contradictoires décrits sur un plan structurel par les autres disciplines.

Mais il est un autre contexte dans lequel l'anthropologie a perdu du terrain et c'est celui non pas de la globalisation mais bien celui du globalisme. Selon Anna Tsingⁱⁱ (2000), par exemple, le globalisme se définit par trois caractéristiques : premièrement, son futurisme, qui suscite des projets qui, souvent, reposent sur la fiction ou le rêve; deuxièmement, il repose sur l'amalgame de projets qui, bien qu'ils soient basés sur des liens transnationaux, n'ont rien à voir les uns avec les autres (comme les corporations financières et la marche mondiale des femmes par exemple); finalement, une troisième caractéristique du globalisme est sa rhétorique même de circulation qui semble toucher tout le monde mais qui, en fait, touche une proportion infime de personnes. En gros, le globalisme consiste à prendre le concept de globalisation comme une réalité univoque comme le reflète l'expression LA globalisation alors qu'on devrait plutôt parler DES globalisations.

Par globalisme dans le milieu académique, je fais référence à la situation suivante. Depuis quelques années, dans toutes les universités, l'internationalisation des programmes est à l'ordre du jour et l'on ne peut que s'en réjouir. À première vue, cette situation n'enlève rien à l'anthropologie. C'est une bonne chose qu'un grand nombre d'étudiants aient la possibilité de se déplacer à l'étranger, d'acquérir une expérience dite interculturelle, de faire une ou des sessions dans une autre université, d'apprendre ou de perfectionner une deuxième, voire une troisième langue.

Toutefois, l'internationalisation est parfois ambiguë sur le plan de la rhétorique; elle porte à faire un amalgame entre le séjour à l'étranger et le terrain, et aboutit finalement sur des diplômes portant une mention internationale plutôt

« fictive » mais qui ouvrira des portes. Elle est fictive de deux façons : d'une part parce qu'il n'est pas nécessaire d'aller à l'étranger pour s'internationaliser lorsque l'on considère par exemple les flux caractéristiques des globalisations qui font que les choses, l'argent, les personnes et les idées circulent non pas surtout du sud au nord ou du nord au sud mais bien dans tous les sens. J'en sais quelque chose puisque mes recherches portent précisément sur la circulation du capital transnational qui suscite l'installation de maquiladoras dans divers points du monde dont le Mexique et qui, par son irresponsabilité sociale, laisse les conditions de vie des travailleurs et des travailleuses se dégrader au point de mettre leur vie même en danger. D'autre part, la mention internationale sur les diplômes est fictive aussi parce que bien souvent l'expérience internationale de ces étudiants se résume à vivre dans le même genre d'environnement que celui au point d'origine – de la famille ou du milieu d'accueil aux installations universitaires dans lesquelles ils étudient. Quant aux stages sur le terrain, ils sont en général effectués en dehors d'un contexte de recherche, équivalant ainsi à une sorte de tourisme académique éclairé. Je n'ai rien contre ce genre de tourisme mais pas quand il prétend faire partie d'une formation universitaire.

Autrement dit, on est en plein dans l'illusion du globalisme. Cependant, même si c'est une illusion, ses effets sont réels et, à l'Université Laval, les programmes en anthropologie ont subi un net recul d'inscriptions particulièrement depuis la création de programmes comme le baccalauréat en études internationales et langues modernes. En effet, dans le sillage de la marchandisation de l'éducation, du fondamentalisme du marché et de la recherche de rentabilité, notre institution met ses différents programmes en compétition les uns avec les autres.

Le baccalauréat en études internationales et langues modernes est un programme non départementalisé, c'est-à-dire non disciplinaire. Les étudiants inscrits dans ce programme continuent de suivre nos cours à la pièce alors que ceux-ci font partie d'un ensemble logique qui leur échappe complètementⁱⁱⁱ. Autrement dit, le recours à l'anthropologie est nettement instrumentalisé. Il en résulte une conception fragmentée de ce que peut être l'anthropologie alors que les étudiants des autres programmes ne sont pas nécessairement exposés à la diversité des approches de la discipline. Cela est particulièrement contrariant dans le cas d'un programme de baccalauréat en anthropologie comme celui de l'Université Laval dont la logique est basée sur la formation à la recherche tel qu'en témoigne d'ailleurs le bloc de formation pratique qui se situe déjà au cœur de notre baccalauréat et que, par définition, les étudiants du bac international ne peuvent pas prendre. Autrement dit, ils ne sont pas exposés à la formation au terrain anthropologique.

Précisons ici ce que « terrain anthropologique » veut dire au juste; cette précision est d'autant plus importante que la place de l'ethnographie a changé considérablement ces dernières décennies (Mintz 2000 : 170). Parmi les événements majeurs qui ont contribué à ce changement, on trouve le fait que les frontières entre les différentes sociétés sont de plus en plus vagues. Les défis du projet de connaissance prennent de nouvelles formes. De plus en plus, les observateurs observés (Mintz 2000 : 160) que nous sommes sont susceptibles d'être aspirés dans la spirale de l'affect déjà signalée par Favret-Saada (1990) il y a un certain temps. La nécessité même de la restitution des données, une préoccupation exceptionnelle il y a encore quelques décennies (Zonabend 1994) est aujourd'hui au cœur de la démarche.

Les changements récents dans la discipline viennent entre autres du fait que les écrits des ethnologues sont maintenant recyclés par les populations mêmes avec lesquelles nous travaillons (Zonabend 1994). Il s'agit de projets de connaissance et de terrains dans lesquels les anthropologues ont le devoir de témoigner de ce qu'endurent les populations ou les catégories de populations qu'ils observent, non pas en tant que porte-parole ou experts, mais bien en tant que citoyens qui peuvent intervenir à partir d'arguments politiques (Meillassoux 1996). Les sujets ne manquent d'ailleurs pas au temps de la mondialisation néolibérale. Ils vont de l'exploitation dans le domaine du travail, de la violence, du racisme et du sexisme à la recherche et l'appréciation des voies alternatives dans le domaine de la consommation, de la protection de l'environnement, des communications, du développement et j'en passe. On peut se demander si la formation étriquée que reçoivent certaines cohortes d'étudiant-es les rendra aptes à traiter de ces sujets.

En fait, le terrain ne désigne pas nécessairement des lieux qu'ils soient ici ou ailleurs, mais bien un projet de recherche, c'est à dire un ensemble cohérent d'idées et de pratiques que l'on peut identifier, observer et traquer dans des endroits donnés et à des moments précis (Lenclud 1986, Tsing 2000). Comme le dit Lenclud (1986 : 149) « ce n'est donc pas du côté de ce qu'elle aurait découvert qu'il faut chercher le consensus fondateur de l'identité anthropologique, mais du côté de ce qu'elle cherche et surtout dans quels terme elle le fait. Les anthropologues partagent ainsi la tradition problématique de la diversité des sociétés qu'ils sont seuls à interroger si délibérément ».

La formation en vue du terrain que nous, les professeurs, tentons de pratiquer consiste à partager nos connaissances avec des jeunes gens qui deviendront aptes à entreprendre des recherches sur le changement social et des actions au sein et en dehors du monde académique (Labrecque 2000). En d'autres termes, il ne s'agit pas que les étudiants fassent tout et n'importe quoi ou qu'ils ratissent la planète dans tous les sens, mais bien qu'ils se définissent un projet en continuité ou en rupture avec l'expérience de leurs professeurs, qu'ils le circonscrivent, qu'ils en identifient les dimensions les plus pertinentes en regard des interrogations de départ. Il ne s'agit pas pour les professeurs d'imposer des projets et des terrains, au contraire. Un coup d'œil aux sujets sur lesquels nos étudiants travaillent nous fait voir l'originalité, l'audace, la diversité, la générosité et la pertinence sociale des recherches étudiantes, toutes qualités qui dépassent souvent celles de leurs professeurs mais qui se développent dans l'ambiance de ce que Serge Genest (1985) appelait « la passion de l'échange ».

Cependant ce n'est pas dans un contexte où des cours en anthropologie ne seraient devenus que des plats d'un menu à la carte que nous pourrions continuer à remplir cette fonction sociale de formation à la recherche. De plus, dans ce contexte de marchandisation de l'éducation et de l'économie du savoir dans lequel notre institution met ses différents programmes en compétition les uns avec les autres, un des dangers qui guettent l'anthropologie, c'est celui qui consiste, d'une part, à ce que les compétiteurs véhiculent l'idée qu'un simple séjour à l'étranger constitue une expérience anthropologique, et d'autre part à ce que les anthropologues, dans un réflexe identitaire véhiculent l'idée que l'expérience anthropologique est nécessairement exotique.

Ce qu'il faut à mon avis, c'est de remettre le terrain au centre de la formation en anthropologie. Il s'agit d'un terrain conçu non pas comme expérience exotique ou initiatique mais bien comme « projet ». Par contre, étant donné les changements dans le contexte de la mondialisation et de l'économie globale, il importe de revaloriser les techniques dont nous disposons déjà mais aussi de développer de nouvelles techniques. Cette double démarche nous permettra de suivre la circulation des personnes, des idées et des choses sur la planète tout en tenant compte de celles qui ne circulent pas (Mintz 2000 : 176). C'est, me semble-t-il, de cette façon que l'on pourra parler du terrain retrouvé.

Références

Favret-Saada, Jeanne, 1990, Être affecté, *Gradhiva*, 8 : 3-9.

Genest, Serge, directeur, 1985, *La passion de l'échange: terrains d'anthropologues du Québec*, Chicoutimi: Gaëtan Morin éditeur.

Geslin, Philippe, 2006, Une expérience africaine. Entretien avec Maurice Godelier. *ethnographiques.org*, Numéro 10 - juin 2006 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2006/Geslin.html> (consulté le 20/02/2008).

Labrecque, Marie France, 2000, D'une certaine anthropologie et de quelques anthropologues. *Anthropologica*, Vol. XLII (1): 147-156.

Lenclud, Gérard, 1986, En être ou ne pas en être. L'anthropologie sociale et les sociétés complexes, *L'Homme*, 97-98, XXVI (1-2) : 143-153.

OUI, ANTHROPOLOGUE!

Daniel Baril, Journaliste, hebdomadaire *Forum*, Université de Montréal

(Texte écrit en orthographe rectifiée)

Le titre de ma communication, «Oui, anthropologue!», se veut une réponse au titre interrogatif de l'atelier «Anthropologue?», même si je ne suis pas un cas d'espèce. Je suis venu à l'anthropologie sur le tard, après huit années d'expérience comme journaliste dont trois comme pigiste et cinq à l'hebdomadaire *Forum* de l'Université de Montréal.

J'avais déjà une formation de 1^{er} cycle dans une discipline qu'on peut qualifier d'anthropologie de la religion. J'ai par la suite fait un certificat en journalisme, suivi d'une mineur en anthropologie puis d'une maîtrise en anthropologie biologique à l'Université de Montréal.

J'ai choisi l'anthropologie pour deux raisons : c'était la discipline qui, à mes yeux, me permettait de mener à bien un projet d'essai sur les fondements biologiques du comportement religieux et c'était aussi la discipline qui pouvait apporter la meilleure formation d'appoint pour mon travail de journalisme scientifique en milieu universitaire.

Religion et évolutionnisme

Je suis tombé récemment sur cette citation de Claude Lévi-Strauss : «*L'anthropologie est une discipline dont le but premier, sinon le seul, est d'analyser les différences*». Si j'avais découvert l'anthropologie par cette phrase, je n'y serais probablement jamais venu. Mon intérêt est diamétralement opposé à cette vision; ce qui m'intéresse d'explorer, c'est l'universalité des fondements de la nature humaine derrière les différences culturelles.

J'ai donc choisi l'anthropologie parce que c'est là que je pouvais traiter d'un sujet de nature ethnologique, la religion, avec les outils de l'approche évolutionniste. Non pas l'évolutionnisme du darwinisme social mais l'évolutionnisme de la sélection naturelle. Au départ, je ne croyais pas avoir à faire cette précision, étant convaincu que l'anthropologie avait intégré la biologie de l'évolution et que le terme allait de soi. En soulignant au responsable des études supérieures du Département d'anthropologie qu'il semblait y avoir une confusion sur le terme, je me suis fait dire que «l'anthropologie était évolutionniste au début du siècle et ça nous a donné le nazisme»!

Si l'anthropologie n'était pas évolutionniste, était-elle donc créationniste? C'est ainsi que j'ai découvert qu'il existait une forme de créationnisme culturel (la *tabula rasa*) que j'ai appelée le «culturalisme». J'ai donc finalement traité de religion avec un primatologue!

J'ai entrepris cette formation avec l'intention bien arrêtée de publier les résultats de mes recherches sous forme d'un essai, même si au départ je n'avais aucune idée du résultat final. Le seul élément que j'avais en ma possession était la constatation d'une différence persistante de religiosité entre les hommes et les femmes, quelles que soient les conditions socioéconomiques, culturelles et temporelles. C'est cette persistance marquée que je voulais expliquer.

Le résultat a été publié l'an dernier sous le titre *La grande illusion; comment la sélection naturelle a créé l'idée de Dieu* (MultiMondes). Le thème du mémoire n'occupe qu'un chapitre parce que j'ai poursuivi, pendant deux ans après la maîtrise, la recherche à l'aide des mêmes repères de l'anthropologie évolutive appliqués aux principales composantes de la religion.

Un atout pour le journalisme

J'étais aussi attiré par l'anthropologie parce que je la percevais comme la discipline qui convenait le mieux à mon travail de journaliste scientifique à l'université. L'anthropologie telle qu'elle a été développée ici est à un carrefour des sciences (sociologie, psychologie, histoire, linguistique, biologie, paléontologie et même géologie) et ceci confère un apport inestimable à mon métier qui m'amène à traiter de chacune de ces disciplines.

À mes yeux, il est donc fort heureux que nos départements d'anthropologie aient choisi le modèle anglosaxon, avec ses quatre sous-disciplines, plutôt que le modèle français qui se résume à l'ethnologie, laquelle est une sousdiscipline de la sociologie.

La formation acquise a entraîné un changement dans ma façon de traiter de la recherche scientifique et dans le choix des sujets abordés en tant que journaliste. Mes articles ont gagné en rigueur et l'approche multidisciplinaire développe l'aptitude à faire des transferts d'une discipline à l'autre. Je ne crois pas que j'aurais atteint le même résultat avec une formation plus spécialisée en biologie, en physique, en psychologie, en science politique ou en communication.

Mon intérêt pour la théorie de l'évolution, dont je n'avais qu'une connaissance intuitive et dont j'ai acquis les notions au cours de ma recherche, marque aussi le genre d'articles que je fais. En effectuant une recherche rapide dans mes articles indexés depuis 1996, j'ai repéré une quarantaine de sujets que je n'aurais sans doute pas traités ou que j'aurais traités différemment sans cette formation.

En tant que «simple journaliste», j'aurais ainsi été plutôt désarmé pour assurer, par exemple, la couverture d'un débat qui s'est tenu entre un créationniste et un biologiste. Ma formation m'a permis un regard critique sur l'évènement et j'ai pu déborder le contenu du débat en allant au-delà de ce que le biologiste, désarmé devant la démagogie de son vis-à-vis, a réussi à présenter.

Même chose pour une couverture critique de travaux en IRM du «cerveau mystique» réalisés par un anti-darwinien. Les exemples de sujets d'articles associant diverses disciplines périphériques à l'anthropologie sont nombreux : la polygamie et le sens de l'orientation; la grammaire chomskyenne; le rêve comme outil adaptatif d'apprentissage d'évitement des dangers; la sélection sexuelle par imitation chez les oiseaux; le stress et la puberté précoce; la testostérone et les performances langagières; l'empathie et les neurones miroirs; la coopération chez les insectes sociaux (avec un statisticien); les jeux de combat père-fils (avec un primatologue); le mimétisme facial différencié selon le contexte social; les gènes homéotiques chez les souris; les rituels saisonniers chez les Anasazi (avec un astrophysicien); la dominance chez les femelles cichlinidées (un poisson social); l'épigénétique des caractères acquis transmissibles chez les cyprinidés (un poisson commun dans nos lacs).

Ma formation et mes intérêts m'ont aussi amené à recueillir des entrevues auprès de chercheurs célèbres tel Philippe Descola, Axel Khan, Pascal Picq, Yves Coppens, Jean-Jacques Kupiec, Luc Ferry, Jean-Didier Vincent, Daniel Dennett, Edward O. Wilson et plusieurs autres.

Est-ce encore de l'anthropologie? Je crois que oui. Bien sûr, l'anthropologie a son propre champ qui est la culture et le comportement humains et lorsque je traite de la sociabilité des poissons, de la sélection sexuelle chez les oiseaux et de la coopération chez les fourmis, je suis conscient qu'il s'agit d'éthologie et même de biologie moléculaire avec le modèle darwinien de Kupiec. Mais l'anthropologie ne peut ignorer ce qu'apportent les autres disciplines à la compréhension du comportement humain et de sa genèse et si je traite des gènes architectes chez les souris, j'aborde aussi leur rôle chez les humains.

L'anthropologie doit se développer en symbiose avec ces autres disciplines et c'est ce qui la différencie de la sociologie; elle place l'être humain en lien avec son milieu, dans son environnement naturel, en continuité avec le vivant, ce qui lui permet d'éviter, à qui le veut, l'erreur du culturalisme. Les notions à partir desquelles nous analysons le comportement humain sont applicables aux autres espèces est ce que nous observons chez les autres animaux est aussi présent chez les humains. Nous ici sommes dans l'unicité du vivant.

Ce travail journalistique relève-t-il de l'anthropologie? D'une certaine façon oui, puisque ma formation dans cette discipline modifie ma façon de voir et de faire mon métier. J'ai d'ailleurs rencontré des anthropologues dans des endroits inattendus : au Département de pédiatrie (en santé des groupes ethniques), à l'École de design (rituel de la table comme source d'inspiration pour de la céramique), aux HEC (rituel de l'objet de consommation) et en kinésiologie (sociologie des pratiques corporelles). Il y a donc des anthropologues pédiatres, des anthropologues designers et des anthropologues du marketing. Il y a aussi des anthropologues journalistes.

Un atout pour l'anthropologie

Si l'anthropologie peut être un atout pour le journalisme, le journalisme est aussi un atout pour l'anthropologie grâce à la vulgarisation et à la diffusion des travaux. Dans la même banque de textes que celle mentionnée plus haut, j'ai répertorié une quarantaine d'articles directement reliés au Département d'anthropologie et une dizaine liée à des sujets très rapprochés. C'est beaucoup compte tenu du fait qu'il y a 80 départements à l'UdeM et je ne sais combien de centres de recherche.

Voici quelques exemples : vingt-deux ans de fouilles archéologiques à Pointe-du-Buisson; la musique dans les rituels chamaniques; le bizutage à l'université; l'héritabilité chez les jumeaux; l'altruisme chez les macaques; le festival du film ethnographique; la gouvernance chez les autochtones, la découverte du fort de Maisonneuve; l'interdit du porc; la découverte de trace de culture Clovis à Mégantic; le Falun Gong; les Néandertaliens au Portugal; etc.

Étant également rédacteur en chef de la revue *Les Diplômés* de l'Université de Montréal, j'ai publié un dossier sur les fondements biologiques de l'altruisme et un autre sur l'hypothèse de la langue mère, deux dossiers présentant de nombreux travaux en anthropologie. Ces reportages ont remporté chacun une médaille d'or au concours de journalisme universitaire du Conseil canadien pour l'avancement de l'éducation.

Anthropologue engagé

Ma formation d'anthropologue me sert également dans mon engagement social marqué par la militance laïque. Ce que j'ai développé dans mon essai est une contribution originale à la compréhension du phénomène religieux dans une perspective évolutionniste résolument anthropologique et humaniste (au sens premier du terme).

Cette réflexion sert à d'autres analyses présentées dans des mémoires du Mouvement laïque québécois dont je suis l'un des représentants. Dans le dossier du mariage des conjoints de même sexe, par exemple, j'ai fait ressortir l'importance de la fonction symbolique du mariage (par opposition à sa fonction sociale) en appui à ceux qui réclamaient l'égalité devant la loi.

D'autres interventions sont faites à titre personnel, comme dans des textes d'opinion signés en tant qu'anthropologue de formation. En décembre dernier, je souhaitais un «*Joyeux Noël à tous les sikhs, juifs, musulmans, chrétiens et athées*» dans un article faisant le point sur l'origine de cette fête et de ses symboles. On m'a aussi invité à la page de philosophie du *Devoir* avec un texte sur «*Darwin et l'immortalité de l'idée de Dieu*».

Dans le débat sur les accommodements raisonnables, j'ai mis en évidence, dans un mémoire personnel, la notion déiste de la religion qui transparait dans les jugements de cours et les avis juridiques qui consentent des accommodements religieux. J'ai opposé à cette vision déiste le fait que la religion est une création de la réflexion humaine et qu'elle engage, par le fait même, la responsabilisation de ceux qui créent ces systèmes de pensée ou qui y adhèrent.

L'analyse anthropologique du religieux a aussi été mise à profit dans un témoignage d'expert commandé dans le dossier de la prière dans les assemblées municipales. J'ai décrit la prière dans ce contexte comme étant un rituel religieux d'appartenance à un groupe excluant ceux qui n'y participent pas. Cette interprétation a été retenue par la cour à l'encontre de l'avis d'une théologienne qui soutenait que la prière, en pareilles circonstances, n'était pas une prière. (Ce qui n'est pas sans rappeler un argument de même nature entendu plus récemment : «ce crucifix n'est pas un crucifix»!)

Par ailleurs les médias me sollicitent occasionnellement pour livrer des commentaires critiques sur des sujets de nature religieuse et j'ai également participé à quelques débats avec des créationnistes sur la base de mon titre d'anthropologue.

Est-ce toujours de l'anthropologie? Oui. Quand des théologiens font le même type d'engagement en soutenant leur vision des choses, ça demeure de la théologie et on parle même de théologie pratique et de théologie appliquée à l'intervention sociale. Alors je suis un anthropologue engagé qui fait de l'anthropologie appliquée au journalisme et à la laïcité.

ANTHROPOLOGIE LINGUISTIQUE EN MILIEU AUTOCHTONE: DÉFIS ET OPPORTUNITÉS

Aurélie Hot, Étudiante au doctorat en anthropologie, Université Laval

Je voudrais partager aujourd'hui mon expérience de formation et de recherche en anthropologie linguistique et plus particulièrement, l'élément central de cette expérience qui est le travail de recherche en milieu autochtone. Comme l'a indiqué Nathalie, j'effectue en ce moment un doctorat à l'Université Laval, en anthropologie, sous la direction de Louis-Jacques Dorais.

Mon projet de recherche concerne la langue inuit, et plus particulièrement l'écriture et la lecture de cette langue au Nunavut. Il étudie ainsi les pratiques linguistiques dans des communautés bilingues, et les contacts entre une langue majoritaire (l'anglais) et une langue minoritaire (ici la langue autochtone).

Dans le cadre de ce projet, j'ai effectué trois séjours au Nunavut, dans la ville d'Iqaluit et la communauté d'Igloodik, pour un total de neuf mois. C'est un projet qui se construit depuis la maîtrise, et qui a été nourri par la diversité des perspectives qui à mon avis caractérise l'enseignement universitaire de l'anthropologie au Québec.

Je fais référence à une diversité à plusieurs niveaux. D'abord il faut remarquer que les départements d'anthropologie accueillent beaucoup d'étudiants gradués avec des formations de baccalauréat dans d'autres disciplines. Également, le pays d'origine de ces étudiants est souvent autre que le Canada.

Dans les deux cas, ceci correspond à mon profil puisque j'ai obtenu un baccalauréat en langues et littérature en France, puis une maîtrise en anthropologie à l'Université de Montréal avant de débiter mon doctorat à l'Université Laval.

Cette diversité s'épanouit aussi dans les différentes sous-disciplines présentées ou enseignées dans les programmes.

Ceci crée à mon avis une richesse importante de la formation offerte, et permet en tout cas une grande liberté dans la construction d'un projet de recherche. Ceci était important pour moi, car venant d'un programme qui mettait l'accent sur la linguistique, je voulais continuer dans ce domaine.

Cette diversité est également permise par la reconnaissance de la discipline anthropologique au Québec, ce qui est moins le cas par exemple en France.

Cette diversité est une richesse certaine mais peut aussi donner un certain sentiment de dispersion, surtout à un élève qui est en début de projet. Cela demande une capacité de synthèse, et la faculté d'absorber des informations qui viennent parfois de domaines très différents.

Ce sentiment de dispersion peut être plus important pour un étudiant en anthropologie linguistique car elle est une sous-discipline minoritaire en terme de nombre d'étudiants par exemple par rapport à l'ethnologie. On peut ainsi parfois se poser la question de sa place dans la discipline. Cette question est à lier avec le nombre d'anthropologues linguistiques qui travaillent dans des départements de linguistique. Je trouve particulièrement intéressant que mes collègues à cette table aujourd'hui étudient dans des départements de linguistique.

La place de l'anthropologie linguistique est devenue plus évidente pour moi dans le cadre des études autochtones. L'anthropologie au Québec a une histoire importante de réflexion sur les questions autochtones. C'est une force de la discipline pour ce domaine d'étude.

Au Québec, il existe plusieurs groupes de recherche comme le CIÉRA à l'Université Laval ou le réseau DIALOG à l'INRS qui travaillent sur ces questions. Ceci offre des opportunités certaines pour les étudiants-chercheurs. Si je ne me trompe pas, la majorité des membres dans ces groupes sont des anthropologues. On assiste également à une implication plus importante de chercheurs et étudiants autochtones dans ces centres de recherche, ce qui contribue à une évolution et une dynamisation de la discipline.

La formation a lieu dans les classes et au département, mais une grande partie de la formation est finalement faite au contact des gens sur le terrain. L'anthropologie a une tradition d'étude sur le terrain qui est extrêmement importante pour moi. Même avant et après le terrain, les échanges au sein des programmes gradués sont aussi des mises en commun et échanges de terrains divers.



Si au point de vue universitaire, le Québec est ainsi un milieu stimulant pour la recherche sur les questions autochtones, au point de vue de la société québécoise à un niveau plus large, les avis s'expriment parfois de façon assez polémique sur les questions autochtones. On rencontre parfois une totale méconnaissance de ces questions. Pourtant les questions linguistiques sont très importantes au Québec, elles font l'objet d'un fort investissement intellectuel et politique.

Ce sont des éléments qui sont paradoxaux et avec ou contre lesquels il faut savoir construire son projet.

L'anthropologie linguistique au Québec profite ainsi d'une expérience importante de recherche sur les questions autochtones, et aussi d'un terrain fertile à la discussion sur les problématiques linguistiques.

Finalement ce qui est au cœur d'une formation en anthropologie linguistique, d'après mon expérience et mon projet particuliers, c'est de faire des liens entre les différentes disciplines, entre le milieu universitaire et la société au sens plus large.

C'est une force de la formation et aussi un défi, car il lui faut à mon avis plus revendiquer sa place au sein de la discipline.

Par exemple, il serait peut-être utile de trouver des lieux de rencontres pour ceux qui se spécialisent en anthropologie linguistique, où nos différentes expériences pourraient être mises en commun afin de mieux situer nos parcours respectifs au sein de la discipline...des lieux de rencontre comme ce salon aujourd'hui.

UN FUTUR PROMETTEUR POUR L'ANTHROPOLOGIE BIOLOGIQUE AU QUÉBEC

Michelle Drapeau, Professeure adjointe, Département d'anthropologie, Université de Montréal

L'anthropologie biologique au Québec

- Enseignement et recherche universitaires
 - Comportement
 - Primatologie
 - Évolution du comportement humain
 - Génétique
 - Étude du squelette
 - Évolution humaine/paléoanthropologie
 - Anatomie comparée
 - Biologie du squelette
 - Variation humaine/migration
 - Bioarchéologie

Bioarchéologie/Ostéologie

- Professionnels
- Enseignement
- Recherche

Collections osseuses humaines au Québec

- Quelques spécimens isolés
- Collections sans contexte archéologique
- Collections fouillées inadéquatement
- Collections ré-enterrées dans un court délai

• **Lacune au Québec**

Collections squelettiques

- Questions de bases importantes
 - Age
 - Sexe
 - Démographie
 - Pathologie
- Analyse préliminaire à courte échéance

Bioarchéologie

- Autres questions de recherche
 - Alimentation
 - Pathologie dentaire
 - Paléochimie
 - Paléogénétique
 - ADN
 - Morphologie
 - Migration
 - Paléopathologie

- Paléopathologie classique
 - Dentaire
 - Maladies
- Paléoépidémiologie
- Pathologies occupationnelles
 - Paléopathologie
- Analyses à plus longue échelle
- Études nous permettent de mieux comprendre
 - Histoire
 - Conditions de vie
 - Mode de vie
 - Diète
 - Particularités des individus, du peuplement
 - En bien d'autres choses...

Étude bioarchéologique

La naissance et la mort à Québec autrefois : les restes humains des cimetières de la basilique Notre-Dame de Québec. Robert Larocque (2000)

Exemple

Moatfield, Ontario

– Williamson et Pfeiffer (2003)

- Ossuaire Iroquoien
 - 13e siècle A.D.
- Permission des six nations
- 87 individus fouillés et analysés
- Étude de plusieurs aspects
- Analyse des isotopes de carbone
 - Évidence d'alimentation riche en maïs après 1000 AD
- Malgré le risque de carence
 - Rééquilibrage grâce à l'inclusion de poissons
 - Pas de retard de croissance
- Cimetière Prospect Hill, Ontario
 - Katzenberg & Pfeiffer (1995)
- Eurocanadiens, méthodistes
- Fin 19e siècle
- Analyse des isotopes de nitrogène
- Sevrage

Spitalfields, Angleterre

– Molleson et al. (1993)

- Crypte d'une église vidée
 - 1000 squelettes inhumés
- 400 avec plaque funéraire ou cercueil
 - Information précise (Nom, âge, date de naissance et décès)
- 1646-1852

- Population de référence
- Beaucoup de rachitisme et scorbut
- Beaucoup de caries et d'abcès

Une richesse à exploiter

- Absence de collections vouées à la recherche
- Grande lacune relativement à d'autres provinces
 - Dans le passé, manque d'infrastructure pour la préservation à moyen ou long terme de grandes collections
 - Contexte académique
 - Possibilité nouvelle à l'Université de Montréal
- Entreposage et curation
- Accès
- D'autant plus intéressant étant donné l'expertise locale en la matière
- Collaboration avec les archéologues, les différents paliers de gouvernement, et les propriétaires/apparentés est absolument nécessaire
- Négociation de l'étude de la collection doit se faire dès le début avec les personnes ou groupes concernés
 - Prêt à court, moyen ou long terme
 - Conditions d'entreposage
 - Code éthique
- Liens évidents avec l'anthropologie médicale
- Avec l'étude de l'évolution humaine
- Anatomie comparée
 - Collection locale
- Ressources essentielles pour mieux comprendre le peuplement francophone en Amérique.
- Ne peut être fait qu'ici!!
- Si on ne le fait pas, l'information est perdue, parfois à jamais.

ⁱ Communication à l'occasion du Salon de l'anthropologie 2008, de l'AAQ, Montréal, le 23 février 2008. Je remercie l'AAQ et particulièrement Alexandre Jobin-Lawler de m'avoir invitée à cet événement.

ⁱⁱ Merci à Gopesa Paquette qui, dans un autre contexte, a attiré mon attention sur les travaux de cette auteure.

ⁱⁱⁱ Qu'il soit clair ici que mes critiques s'adressent au programme et à sa configuration; pas aux étudiant-es qui y sont inscrits.